

Extrait du carnet de route du médecin aide-major Gautier, du 3^e bataillon du 163^e Régiment d'Infanterie

----- O -----

23 août 1914.

Partis à minuit de notre cantonnement de Traubach, par un brouillard intense et un froid très vif, nous arrivons à 3 h ½ à Belfort après une marche de nuit très pénible. Nous ignorons tout de ce qui se passe ailleurs. Embarquement en chemin de fer et départ à 10 heures pour Epinal.

24 août.

Le train a été dirigé sur Saint-Dié où nous arrivons vers 12 heures. Cantonnement au Quartier Kellerman. Grand nettoyage car nous étions dans un état de saleté repoussante. Vers 17 heures, alerte. Nous restons équipés, prêts à partir à chaque instant, mais nous passons la nuit ainsi.

25 août.

Le 3^e bataillon ne part qu'à 5 heures, le dernier du régiment, en direction de La Salle, Jeanménil, Brû. Dans le ciel, des avions allemands volent en toute tranquillité. Sur les routes, c'est le spectacle lamentable et désolant d'une fuite éperdue : les habitants de Baccarat, Raon l'Étape, Ste-Barbe, fuient. C'est la débandade d'une tristesse inouïe. C'est ainsi que nous avons le spectacle d'une pauvre vieille femme infirme de 80 ans, traînée par son fils quinquagénaire. Les fuyards se rassemblent dans les clairières et pleurent, comme si, serrés les uns contre les autres, leur détresse se trouvait diminuée. Ils ont emporté, dans leur fuite précipitée, les objets les plus hétéroclites : cartons à chapeau, descentes de lit, cages d'oiseaux, etc. A l'écart, une jeune fille au regard hébété sanglote, elle a assisté au supplice de son grand-père, à demi-enterré dans un fossé et fusillé par les Allemands ! Quel spectacle ! Nous sommes saisis d'horreur et ne savons quelle consolation apporter ! Mais il faut continuer sa route.

Nous arrivons à Brû et le bataillon se développe au Nord du village. J'installe mon Poste de Secours dans une maison à peu près debout et, immédiatement les premiers blessés arrivent. Mais les obus tombent sans arrêt, et nous devons nous replier sur la route de Rambervillers – Anglemont. La nuit tombe bientôt, nous nous installons sous la pluie dans de vagues tranchées d'à peine 0 m. 40 (nous apprendrons plus tard à en creuser de véritables à la Tuilerie).

Le lendemain **26 août**, les combats continuant, au Nord, j'installe mon P.S. près d'un ruisseau, et des blessés du 157^e et du 163^e, ainsi que de l'artillerie arrivent sans arrêt. Les premiers « gros noirs » tombent, semant la panique, et c'est un peu l'affolement. Dans un champ découvert, des chevaux allemands et aussi des français galopent à tort et à travers, échappés des avant-trains des pièces d'artillerie. Un de mes infirmiers tente de s'emparer d'un merveilleux cheval allemand pour remplacer mon canasson, un cheval de fiacre niçois apocalyptique ; c'est en vain, mais le cheval de notre voiture médicale ayant été blessé, il est sur le champ remplacé par un indemne... Nous revenons à Brû sous la pluie impitoyable.

Le 27, retraite, paraît-il sur Rambervillers. Les bruits les plus pessimistes circulent. On battraît en retraite sur tout le front. Le moral semble fléchir, et c'est de l'indécision partout. Le 3^e bataillon reçoit l'ordre d'aller à Brû se mettre sous les ordres du colonel du 157^e. Pluie

battante ; avec tout mon personnel médical, nous nous mettons à la disposition du médecin-major de ce régiment, secondé par un jeune médecin auxiliaire... Journée calme ; notre chef de bataillon, le commandant Ionett, vient le soir partager notre paille.

Le 28, à 5 h 30, le bataillon se porte en avant à travers le bois d'Anglemont, où je m'installe à la lisière Sud, comme refuge de blessés. Le feu est intense, mitrailleuses, obus de gros calibre, etc. L'endroit devenant particulièrement malsain, je charge quelques blessés sur des chevaux récupérés et j'oblige les plus valides à se replier au plus vite sur Brû, et nous allons nous y installer à l'école. Le village est sans arrêt arrosé. J'évacue mes blessés au fur et à mesure sur Fraipertuis et Autrey. Le soir, nous cantonnons à Jeanménil. Nos pertes sont très lourdes, le 157^e particulièrement éprouvé ; chez nous, un capitaine tué. C'est effrayant.

Le 29, toujours séparés de notre bataillon, nous restons à Jeanménil. J'apprends que la veille, une grande partie du 2^e bataillon, avec son commandant, avait retraité sans en avoir reçu l'ordre.

Le 30, immobilité. Pour la première fois depuis notre départ de Nice, je reçois des lettres des miens. J'apprends que le 28 au soir, seule la 9^e compagnie s'était maintenue au Nord de la lisière du bois d'Anglemont, et c'est le commandant Ionett lui-même qui a été la faire replier et retraverser ce bois (S/L^t Peragallo). A notre droite, des bataillons de chasseurs à pied et de marsouins auraient repris le col de la Chipotte. Cantonnement à Brû.

Dans la journée, le régiment se porte en avant et j'installe mon P.S. à 800 m. à l'Est du village. J'en profite pour aller voir aux avant-postes notre commandant Ionett ; je le trouve d'humeur magnifique et pestant de ne pas marcher en avant. Je rentre suivant les sentes de la forêt, qui est merveilleuse : déjà des feuillus de pourpre et d'or, mais hélas des visions de guerre, arbres déchiquetés, cadavres d'hommes et d'animaux. Du côté de la Chipotte, on entend la bataille qui fait rage, les adversaires se disputent la position-clé du col. Je passe la nuit à la belle étoile avec mon personnel.

31 août. Dès l'aube, je pars passer la visite sur place : bien peu de malades, quelques blessés légers qui n'ont pas gagné le P.S. Je revois le commandant mais son visage n'est pas joyeux comme hier, il en est à son dernier cigare ! C'est une catastrophe ! Mais, de mon étui-revolver, qui ne figure à mon flanc que comme petite sacoche supplémentaire, j'extrai trois cigares que je lui tends : un large sourire illumine le visage de notre magnifique chef. Et je regagne mon P.S.

1^{er} septembre. Journée très agitée. Depuis notre présence dans ce secteur, chaque jour, vers 16 heures, un avion allemand survole nos lignes avec une insolence inqualifiable. Très tranquillement, il inspecte nos positions et, malgré des tirs inefficaces de fusils ou de mitrailleuses, il continue sa ronde, c'est exaspérant.

Le lendemain, **2 septembre**, nous occupons le plateau de Larifontaine, position désastreuse, tout à fait découverte. On a l'impression qu'on se meut dans le vague, et les conversations vont leur train. La situation générale n'est, paraît-il, pas bien bonne. Pas de démoralisation, mais une incertitude qui oppresse. Nous couchons tous, colonel et sous-lieutenants, dans une grange, partageant la même paille.

Le 3, nous attendons toujours des ordres, et les obus pleuvent. Peu d'action. Le soir venu, on retraite sur Jeanménil dans la plus grande confusion, fantassins, artilleurs, Génie, canons, voitures de toutes sortes.

Le 4 au matin, on réoccupe Larifontaine. Mais vers 13 heures, j'apprends que le commandant Ionett est blessé. Je me précipite. Son état est grave, blessure dans la région abdominale dans le voisinage de la rate. Le visage est pâle, déjà, et le pouls filant. Je fais le nécessaire et, m'emparant d'un char lorrain qui se trouvait là, j'y installe sur des branchages notre chef dont le moral est magnifique et qui essaie de sourire. Devant rester à mon P.S. pour recevoir les blessés qui affluent, je confie notre commandant à un médecin du 5^e régiment colonial qui a perdu son unité, avec ordre de le faire transporter le plus loin possible, au moins Housseras. Je suis très affairé, et la besogne est rude, quand l'ordre me parvient de me rendre à la ferme du Haut des Chênes : ce sont les avant-postes. Se présentent à moi deux sergents au regard égaré de myopes en détresse, leurs lunettes ont été brisées. Que faire ? Je les recueille sans hésiter plutôt que de les évacuer sur de problématiques destinées. D'ailleurs l'un d'eux devait m'être dans l'avenir et surtout en Belgique d'un secours précieux...

Le 5 septembre, secteur relativement calme. Notre médecin-chef du 163^e a l'idée saugrenue d'envoyer ses quatre médecins de bataillon reconnaître les lignes, et nous voilà caracolant dans les bois sur nos rosses, et les lazzis des officiers que nous croisons ne nous épargnaient pas. De fait, nous allâmes en avant des lignes où nous fûmes accueillis par quelques 77 bien placés. Retour rapide, et la nuit passée à la belle étoile au fond d'une tranchée.

Le lendemain 6, le 3^e bataillon (moins la 9^e compagnie), maintenant placé sous les ordres du vieux capitaine Lizaute, retraite sur Villaume Fontaine pour aider le Génie à fortifier ce point important en cas de repli. On en profite pour se nettoyer. Ici l'ennemi se fait moins entendre et on sent dans l'air quelque chose d'insolite. Serait-ce le décrochage ? Nous apprenons avec infiniment de tristesse la mort du commandant Ionett. C'était un vrai chef et un grand soldat. Notre colonel de Chambure vient d'être relevé de son commandement à cause de l'affaire du repli partiel du 2^e bataillon le 28 août. Il part avec des regrets unanimes car tous, officiers et soldats, reconnaissent en lui un chef d'élite et d'une rare distinction, unissant la bienveillance et la fermeté, dont le courage lors de notre premier combat en Haute Alsace, et l'attitude, particulièrement dans les combats d'Anglemont ces jours passés, avait suscité le respect et l'admiration de tous.

10 septembre. Nous partons pour le bois de la Petite Feigne. A notre gauche, l'ennemi a été bousculé à Vitrimont et dans la forêt voisine. A notre droite, le 14^e Corps est à St-Rémy. Nous avons progressé aussi dans la forêt d'Hertemeuche au-dessus de la route de Brû à St-Benoît. Il s'agit bien de l'offensive générale, et l'ordre du jour du général Joffre le confirme. Pendant toute la journée, va-et-vient de troupes de toutes armes qui se rendent à Jeanménil pour s'y réorganiser et surtout s'y ravitailler. On a trouvé à Rambervillers des provisions de toute nature et, le pinard aidant, l'allégresse est générale. Les civils recommencent à circuler librement, mais des arrestations ont été opérées pour espionnage confirmé. Mon P.S., installé à la poterie de Jeanménil, fonctionne très au ralenti.

Le 11 septembre, un peu de calme, mais l'artillerie française donne abondamment sans recevoir de réponse. Mon P.S. a été installé au presbytère de Brû où nous passons la nuit. Nous y avons recueilli en fin de journée le lieutenant Peragallo, très grièvement blessé d'une plaie pénétrante de poitrine dans la région précordiale au cours d'une reconnaissance offensive au Nord de Brû. Il restait le seul officier de sa compagnie depuis le début de la campagne.

Dès 5 heures, **le 12**, nous partons précipitamment pour la ferme du Haut des Chênes. Il est certain maintenant que les 1^{er}, 2^e et 3^e Corps d'Armée allemands sont en déroute et que le 4^e,

devant lequel nous nous trouvons, est en retraite¹. Notre Corps d'Armée prend l'offensive ; notre régiment, un bataillon du 157^e et notre détachement de Chasseurs d'Afrique ont pour objectif Raon-l'Etape.

Nous sommes passés par Larifontaine criblé de trous d'obus et arrivons à St-Benoît. C'est ici l'image de la guerre dans toute son horreur : des combats acharnés s'y sont livrés. Tout est brûlé, l'église n'existe plus. Ce ne sont que ruines fumantes. Des cadavres carbonisés gisent partout ; l'un d'eux, celui d'un soldat allemand, gît au seuil d'une maison, transpercé par une baïonnette française encore fichée dans le corps. Nous découvrons le cadavre d'un commandant d'infanterie coloniale, abandonné dans une ferme et déjà noir et boursouflé. Le spectacle est hallucinant. Ce désert dans lequel nul n'a pénétré depuis plus de deux jours est peuplé de cadavres. Mais il ne convient pas de s'arrêter, nous devons poursuivre notre avance le plus rapidement possible.

Nous gravissons vers 11 heures les pentes du col de la Chipotte. De nombreux cadavres français et allemands attestent l'âpreté de la lutte. Nous jetons un coup d'œil rapide sur les tranchées allemandes aménagées superbement, et sur quelques abris qui dénotent chez leurs anciens occupants un sens, ignoré chez nous, du confort et de la sécurité. Rien n'y manque, et en descendant les pentes du col, ce ne sont sur les bas-côtés de la route qu'amoncellement de tonneaux, de bouteilles vides, de fauteuils, canapés et couvertures : ces messieurs aimaient leurs aises.

Vers 16 heures, passant sur un pont qui vient d'être rétabli par le Génie sur la Meurthe, nous arrivons à la Haute-Neuville et à Raon-l'Etape, par une pluie battante, dans une ville presque déserte. Je me mets à la recherche de l'hôpital pour y conduire les malades que j'ai recueillis et nous y abriter nous-mêmes si possible. Nous trouvons l'annexe des Sœurs de la Providence, accueillies avec un enthousiasme fou par les braves religieuses qui ne cachent pas leur joie et qui, les premières effusions apaisées, nous racontent les angoisses dans lesquelles elles ont vécu depuis trois semaines. La Supérieure, une petite sœur toute vieille et charnue, qui cache une énergie farouche, ne se lasse pas de me tenir les mains et de caresser ma misérable tenue toute couverte de boue ; les larmes aux yeux, elle me narre les angoisses qu'elle a connues pour ses chères compagnes ; alors, tandis que je fais coucher mes malades dans de beaux lits blancs, c'est dans la communauté un branle-bas général, on veut nous offrir à dîner. Repas très simple, mais combien savoureux. Et, pour la première fois depuis Nice, je couche dans un lit. C'est une merveille ! Quelle nuit !

13 septembre. Sensation étrange que de ne plus entendre le canon après le tonnerre de ces jours derniers ; l'ennemi a dû repasser la frontière. Le 1^{er} bataillon cantonné à Celles, 8 kilomètres plus loin, est très tranquille...

La ville est dévastée, presque tout est brûlé, les plus belles maisons ont été pillées, tous les moyens de transport et animaux emmenés, tout ce qui pouvait être emporté est parti pour l'Allemagne ; les femmes des officiers allemands ont aidé à l'enlèvement des soieries, étoffes, tentures, tableaux ; la halle aux grains est anéantie, l'église détruite, l'autel saccagé, les statues décapitées.

La caserne du 21^e Chasseurs avait été transformée en hôpital militaire allemand. Nous y avons trouvé 30 à 60 blessés intransportables allemands et français avec 2 médecins et 7 infirmiers parlant français, très aimables et possédant un matériel chirurgical important et bien supérieur au nôtre...

¹ N.B. Ces éléments sont erronés : face aux troupes françaises se trouvaient les XIV^e et XV^e Corps allemands.